

[25 janvier, Paris]

[X] 25 – 1 – 55.

Suis-je un pauvre type ? Chaque jour je travaille d'arrache-pied pour mon concours : et, dans les devoirs, c'est moi, pour le moment, qui ai recueilli les plus mauvaises notes (en français et géographie). Je n'ai rien. Abruti. Si je rate le concours, que vais-je faire ?

J'aime mieux ne pas y penser. Surveillant quelque part... Con, triple con ! Pendant ce temps, rien de Barrault (pour ma pièce), et je corrige mon roman, dont des morceaux sont vraiment marqués du coin [*sic*] de la connerie !

Pauvre type ! Les autres journaux (Gide, Kafka surtout !) sont souvent saisissants de pensées profondes. Et moi, ce n'est qu'un tissu d'enfantillages. J'ai l'impression de m'en aller en fumée... Tout ce que j'avais – flamme, promesses d'adolescence – est parti. Et rien ne l'a remplacé. J'en suis déjà à radoter comme un vieillard.

Certes, je peux faire illusion :

[J'entretiens mon corps par la gymnastique (c'est lui, je crois bien, et non mon « talent » qui a inspiré Javert [*sic*] cet été) ; mon visage est assez avenant. J'ai un vernis de culture.] Mais derrière ? Rien, sinon l'horrible, l'énorme infatuation de moi-même.

Peut-on à la fois, savoir qu'on est un con, et s'estimer le nombril de tout ? Sans doute. Et sincèrement. En cet instant, je me vois, je me crache dessus, et en même temps, j'ai pitié de moi, et je m'admire, et je m'aime. Et déjà tout cela, n'est-ce pas le signe de la connerie ? [X]

À trente ans passés, je vis aux crochets de mes parents, (et mon père n'est pas si rupin) et d'ailleurs, Marcelle aussi. Certes, je prépare mon concours. Mais le réussir ? Certes, ma mère me dit de n'y pas penser, et que Cézanne, etc. Oui, mais...

Moi, qui rêvais de gloire et de voyages,–!

[21 février, Paris]

[X] 21 février. 1955. Quinze heures.

Prépare toujours mon concours. Souvent, m'asseoir devant mes livres est une véritable douleur physique. J'en ai marre. Ai hâte que ce concours passe et évidemment que je m'y voie réussir. Mais c'est pénible.

[Comme de juste, aucune nouvelle de qui que ce soit. (Barrault, ou le « gentil » Plaquevent avec son « amitié ».)] Toutefois, une rencontre : l'une des candidates au même concours que moi se trouve être la femme du rédacteur en chef de la revue *Esprit* [,] d'obédience catholique, mais assez large. Or, cette revue est publiée par la maison d'édition du Seuil [*sic*], [à laquelle, par un curieux hasard, Marcelle et moi avons pensé comme à une des maisons possibles pour mon roman.]

Évidemment je me suis arrangé pour sortir avec cette femme, qui est franche, vive. Lui ai longuement parlé : moi, poèmes, romans. Elle a été pas mal impressionnée. Veut tout lire. A promis de m'aider (elle connaît à fond le directeur du Seuil), reçoit toute l'équipe et des tas d'autres gens dans sa maison de banlieue.

L'ennui – elle me l'a dit – c'est que Le Seuil est quand même une maison catholique : le sujet de mon roman pourrait l'arrêter. On verra. (C'est elle qui me l'a dit.)

Javet cet été ; Nicole Domenach (c'est cette femme) maintenant. Quelle sera la troisième rencontre – et la bonne ?

[27 mars, Paris]

27 mars [19]55. Quatorze heures. Dimanche.

Il pleut. Marcelle dort. Je regarde le paysage. Chaque jour, chaque jour, prépare le concours : c'est-à-dire que j'apprends par cœur des pages et des pages d'histoire, géo, grammaire. Vais aux cours. Fais quelques devoirs. Lis à n'en plus finir. Réussirai-je ? Je crois être assez fort, mais en même temps très impressionnable et désordonné. Pourtant, je voudrais tellement réussir et me caser... Presque chaque soir, corrige mon roman : il y a vraiment des passages qui me paraissent extraordinaires. Je le montrerai à... N. Domenach.

Elle était partie pour huit jours aux sports d'hiver et est revenue bronzée. Ses yeux vert clair font un effet curieux au milieu du visage sombre. Avant de partir, elle m'a demandé *Sang et eau* dont je lui avais parlé. Le jour de son retour, nous sommes allés dans un bistrot et [elle] me dit ce qu'elle en pensait. [X][...]

Au fond, elle trouve ça terrible, conclusion, etc. [,] mais avec deux défauts de style : ou faux argot, ou fausse intellectualité. Et comme de justes passages choquants. Je lui ai répondu que l'angoisse trop bien « mijotée » et « stylisée » me paraissait fautive. De toute façon, ce n'est pas publiable au Seuil. Et elle attend mon grand roman.

Très bien. Je ne lui en veux pas.

(Interruption due au réveil de Marcelle et séance de...baisage...) Reprenons.

Je ne lui en veux pas. D'ailleurs, il n'a jamais été convenu que ce roman dont je lui avais raconté les scènes « osées » eût dû lui être confié à fins de publication. Donc, tout est clair. Toutefois, deux choses à remarquer : elle ne me parle plus du premier roman : *La Valise*. Ni de mes poèmes qu'elle devait présenter à Béguin. Évidemment, au milieu des soucis du concours, on ne peut « penser à tout ».

[X] Quoi qu'il en soit, j'ai commencé à ressentir un certain agacement chaque fois que je la voyais. Avant son départ « pour les neiges » nous étions déjà sortis tous les deux : à Sainte-Geneviève après les cours ; dans sa voiture, ~~sur~~ le long des quais. Je ne dis pas que je n'essayai pas – sans succès d'ailleurs – de flirter. La veille de son départ seulement, c'était la nuit, dans sa petite Renault, elle attira ma main sur sa poitrine, et elle la caressa longuement. Mais elle était contente de partir à cause de ce qu'elle « commençait à éprouver pour moi ».

Mais en même temps, elle ne s'est pas gênée pour me dire qu'elle me savait « intéressé ». Intéressé uniquement dans la mesure où elle pourrait me servir pour être publié. Quoi de plus naturel ? Cela me plaisait de voir quel rôle elle me croyait capable de tenir. Pourquoi me gêner ? Je lui parlai de tout, de Moi, de ma vie.

Depuis son retour, elle m'agace. Et les piques, les stupidités même, que je lui envoie ne se comptent plus. À plusieurs reprises, elle a même refusé d'aller à la bibliothèque après le cours.

Avant-hier soir, je lui ai sorti pas mal de « grossièretés » et je voyais, au moment où elle me ~~ser~~ tendait la main ~~avant~~ et montait dans sa voiture, que je l'avais vexée.

Aussi, quelle surprise de la retrouver hier, à la bibliothèque. Je m'assis à côté d'elle. Les yeux clairs me mangeaient, littéralement. Elle finit par me dire qu'elle avait résolu de ne plus me voir en tête à tête. Que j'étais un monstre d'égoïsme. Elle s'occuperait de mon roman (affaire à part) mais rien entre nous. Tout son discours n'eût que peu importé, ne serait-ce qu'elle se tournait souvent de côté pour d'un doigt rapide tamponner ses yeux [*sic*]. Je répondis longuement, lui fis mille reproches « voilés » : ses « oublis », sa joie peut-être à découvrir que mon *Sang et eau* n'était pas publiable, ce qui lui évitait ~~peut-être~~ des démarches « gênantes » en faveur d'un jeune auteur inconnu. Elle ne répondait qu'une chose : « Votre œuvre est tout ce qui compte dans votre vie. »

- Mais cela n'empêche pas les autres sentiments [.]

- Vous vous foutez de tout [.]

Son plan – en tout cas – tombe. Mais hier samedi, elle n'est pas venue à Sainte-Geneviève, bien que je lui eus demandé [*sic*]. Il est vrai qu'elle m'avait répondu que ce lui serait presque impossible.

On verra la suite.

L'autre soir – promenade après dîner – je rencontre à Saint-Germain-des-Prés un jeune de l'île du Levant. Allâmes au bistrot. Réflexions chouettes :

- On ne sait plus s'amuser aujourd'hui : avant, je dégottais des petites femmes bien, tellement nombreuses qu'au grand moment je les appelais toutes « chérie » pour ne pas faire de drames en me trompant de prénom. Remarque j'ai une maîtresse qui chaque fois me donnait [*sic*] un autre prénom « Maurice » « Gaston ». Mais moi, tu sais, qu'elle m'appelle Jules ou Jacques, du moment que je suis bien placé, je m'en fous.

[8 juillet, Paris]

8 juillet 1955. Midi.

Ai réussi l'écrit. Depuis deux jours suis dans les épreuves orales, exténuantes. Pour l'instant, me crois « moyen ». Mon Dieu ! Pourvu que ça marche, faites-le ! Sinon, que faire l'an prochain ! Instants de mortelle lassitude, due à un tas de raisons : en gros, l'inanité de tout, tout ! Où est mon destin ? Dégoût double, triple, mille cordes de dégoût, les unes sur les autres.

Vraiment, rien ne sortira donc de moi, en aucun domaine, alors que tout doit sortir ? Dieu, vous voyez ce que je suis. Quand s'ouvriront leurs yeux ? Quelles horribles heures et quels horribles jours, plus ceux qu'il faut encore subir.

Même dans le détail : cet instant où l'on tire la question au sort, et savoir qu'on a beau triturer le mélange, que tout est déjà décidé. Que notre question nous attend. Qu'en ce moment déjà, elle guette, sachant que d'ici deux heures je viendrai la tirer d'entre toutes les autres, et m'y heurter, peut-être m'y détruire.

Et autour de moi pourtant, les candidats sont calmes. Certains sont contents d'eux. Mais moi ? Mon Dieu, quand je pense que peut-être toute l'année j'ai travaillé comme un nègre, et cela pour rien ! À mon âge, et avec l'argent de mon père, et toute la famille les yeux braqués sur moi. Il y a quelque chose de tellement horrible et en même temps de mesquinement horrible que ce n'est presque pas la peine d'en parler.

Au travail plutôt, sur cette satanée géographie que je dois présenter tout à l'heure.

[13 juillet, Paris]

13 juillet [19]55. Onze heures trente.

Suis reçu ! Mais dans quelles conditions ! Trente-cinquième sur quarante-sept. Mon écrit paraît-il – et mon français en particulier, ont été faibles.

Quelle dérision ! Une question se pose : tous les admis ne sont pas forcément reçus à l'école. Mais alors on a priorité pour un poste de maître auxiliaire, un peu moins payé, et on prépare seul la deuxième partie (moins donc que la première).

D'un autre côté, être prof, me donne l'expérience de l'enseignement et m'évite le contact avec ces cons dont j'ai pu voir hier différents échantillons.

Dur d'arriver à quelque chose ! Moi qui pensais avoir fait un écrit « brillant ». Nicole Domenach est trentième. Un grand idiot maigre que j'avais aperçu qui travaillait en plus, et préparait le certificat de philologie a été reçu dix-neuvième, avec une facilité déconcertante. Tout ça ! N. D. doit m'écrire en septembre pour mon roman (s'il est prêt) et le présenter au Seuil.

[26 juillet, Cassis]

26 juillet. Quinze heures.

Cassis, en plein soleil.

Après un bon voyage, sommes là depuis un jour, ma mère, Marcelle et moi.

L'hôtel est au pied du cap Canaille : vue splendide. Ai apporté ~~des~~ les pages de mon roman pour finir de le corriger. Tout à l'heure, vais aller au soleil.

Deux jours avant notre départ, ai fait deux courses, bien sûr. Demain, dirai lesquelles.

[30 août]

30 août. Neuf heures.

En fait de demain, il s'est passé trente-cinq jours. Nous devons rester deux jours de plus à Cassis, mais ma mère n'en pouvait plus et ainsi sommes rentrés plus tôt. Pour compenser, irons cinq jours au Marais pour « transition de climat ».

Les deux courses que j'avais faites avant le départ de Paris, étaient : à Nadeau. Au [théâtre] Marigny.

Nadeau n'a toujours pas publié mes vers, mais il m'a dit de ne pas trop y penser et d'en apporter d'autres. Ils sont drôles tous ces types... Au théâtre, il paraît que mon manuscrit sera remis à Barrault... Qui sait ?

Et les vacances ? Dans l'ensemble, elles furent réussies. Terrasse splendide au milieu des pins au-dessus de la mer. Rochers roses, bains de soleil. Et là me parvint la nouvelle que j'étais admis à l'école même. Donc, grand soulagement, et l'année n'aura pas été perdue. À cet hôtel, nous avons fait connaissance : j'en parlerai la prochaine fois.

[6 septembre, Paris]

6 septembre. Onze heures.

Je le prévoyais : les six manuscrits – dont le mien – qui devaient être remis à J-L. Barrault, n'ont pas été réclamés par le « maître » de sorte qu'ils dorment toujours dans l'armoire. Une inévitable rage m'a envahi. Dix-sept mois que ça dure ! Mais que faire ? Bande de cons ! Pendant que j'attendais d'être reçu par le secrétaire général, j'entendais discuter avec des voix sucrées sur « la tragédie au dix-septième, dix-huitième, toutes excellentes, n'est-ce pas, puisqu'il y avait les canons de la tragédie ».

Le secrétaire m'a demandé si je lui accordais encore « quinze jours » pour faire quelque chose ? Bande de pauvres types !

Un jour, il faudra régler les comptes !

M'acharne sur mon roman : ai fini de corriger l'original. Travaille sur les feuilles tapées. Nouveau titre : *Mourir un peu*, trouvé à Cassis. Vais aller voir Nadeau pour mes poèmes : il m'en a demandé d'autres en me disant de ne pas me préoccuper de la date de leur publication dans sa revue. Évidemment !

Avec ma pièce, je pourrais voir d'autres théâtres : mais le roman me préoccupe tellement que je ne veux pas faire de nouvelles démarches. Au travail.

[19 septembre, Paris]

19 septembre. [19]55. Neuf heures.

L'entrée à l'École a eu lieu : nous nous sommes tous retrouvés, et en [mot manquant] Nicole Domenach et moi. Nous nous sommes peu parlé, la matinée ayant été remplie par toutes les formalités. Chacun ayant un stage à faire, nous nous retrouverons dans un mois, jour de la rentrée. Quoi qu'il en soit, nous sommes déjà fonctionnaires et pour ainsi dire, je suis casé.

Ai été voir Nadeau : il m'a reçu avec une espèce de je-m'en-foutisme... Et mes vers qu'il a acceptés voici un an ne sont pas prêts d'être publiés. Salaud. Mais qu'y faire ? En sortant de chez lui, je croise dans la rue R. Blin, metteur en scène d'*En attendant Godot*. Je l'ai abordé, lui ai parlé – sur ma pièce [*sic*] – et il m'a invité à venir le voir chez lui le lendemain avec mon manuscrit. Ce que je fis. Tout en buvant du thé, nous avons bavardé de choses et d'autres, surtout sur le théâtre. Le plus drôle c'est qu'il a été séduit par ma façon de l'accoster, et que par ailleurs il est en pourparlers avec Barrault pour sa propre pièce (d'un auteur espagnol). On verra ce qu'il pensera de la mienne.

Enfin, travaille à bloc sur mon roman.

Par-ci par-là, quelques aventures lorsque j'accoste au *Luco*. Sans importance pour l'instant. Ai revu la Polonaise, à sa sortie du bureau : elle ne m'a pas plu. À part ça ? Rêve, attends, espère, rage, et m'en remets à...

[25 octobre, Paris]

25 octobre. 1955. Onze heures.

Tas d'évènements : je passe sur celui qu'a provoqué la découverte par Marcelle de quelques pages de mon journal. Larmes, explications et serments. Depuis, l'école a commencé : j'ai été faire un stage de quinze jours dans un centre d'orientation professionnelle à Ivry. Un directeur et trois conseillères. Ce furent deux semaines plaisantes, où j'assistai à des consultations, et entre, eus de longues conversations « philosophiques » avec l'une des trois conseillères (la plus laide). La mienne (une grosse blonde) était celle avec laquelle j'essayais le plus souvent d'être l'adjoint à la consultation.

Puis, les cours ont commencé. Nous aurons beaucoup de travail. Revu des « camarades ». Et très froid avec Madame Domenach. Elle me rase.

Mon souci est autre : ma mère et Marcelle sont en froid. Marcelle a reçu « très froidement » ma mère il y a quelques jours, et ma mère en a eu un choc. Elle est, en ce moment, très nerveuse (mort tragique de ses parents en Lettonie, pendant la guerre, dont une cousine l'a avisée voici deux ans, et aussi, retour d'âge).

D'autre part, Marcelle s'agace de voir ma mère aller toujours au-devant de ses désirs avec une telle ardeur passionnée.

C'est une sorte de tyrannie de la bonté. Et elle trouve cela aussi dur à supporter qu'une tyrannie de la malveillance. Admettons.

Mais pour l'instant elles ne se voient plus et cela m'ennuie surtout lorsque mon père va en voyage ! Elle reste seule à Paris. J'irai la voir quelques soirs, mais enfin...

Marcelle ne comprend pas que mon père parte toujours seul. Il est évident que mes parents offrent quelque chose d'incompréhensible. J'espère que ça s'arrangera.

Et puis ? Ai porté ma pièce à un petit théâtre rive gauche. Ne compte plus sur Barrault et crache sur Nadaud [*sic*] : mes malheureux poèmes sont toujours chez lui...

À propos : ai tout corrigé dans mon roman. Marcelle a quarante-cinq pages à retaper. Plus les corrections des doubles. Puis, vais voir les « éditeurs ». À commencer par celui du passage Dauphine, où il y a un mois j'avais vu la secrétaire pour les renseignements et qui a été « aimable ». Le jeune éditeur, pas très connu, mais qui a déjà révélé un romancier, pourrait bien me révéler, moi.

[19 novembre, Paris]

[X] 19 novembre. Dix-neuf heures. [19]55.

Rien compris ! Saletés du monde : elles me noieront peut-être, mais n'en resteront pas moins saletés. Avec Domenach, ça se passe comme prévu : lui ai remis mon roman, et elle a une sale gueule, à présent, parle avec d'autres, mais ne vient pas exprès dire ses premières impressions. Aujourd'hui, au cours de pédagogie, elle était assise à côté de moi. Je lui ai demandé, à voix basse, ce qu'elle pensait. Elle avait un visage de demi-folle, avec ses cheveux raides, pas coiffés, tombant sur les épaules.

- Vous manquez de rigueur. C'est trop long. Style relâché.

Petite saleté ! Et le fleuve qui charrie tout ? Et la vie qui est autre chose qu'un « jardin à la française » ! Si encore son avis était sincère, comme celui de Blin ou Médina sur ma pièce ! Mais non ! C'est un refoulement d'hystérique !

Dans l'interclasse je m'installai dans la salle de français. Malgré cache-nez et duffle-coat, j'étais transi. Max (un gars de la promotion) m'a demandé :

- Tu es malade ?

Ce poids sur le cœur. Et ces mots qui ne viennent pas pour peindre l'horrible.

L'après-midi à Sainte-Genève, des cercles descendaient devant mes yeux. [X]

Heureusement, que Marcelle est là.

Autour de moi, rien : ni pièce, ni vers, ni roman. Rien, rien, ne plaît. Et alors ? Ici, studio douillet, sur les quais luisants de pluie, noirs, mais illuminés – aux rues adjacentes, par les vitrines de Noël proche.

À l'école, l'ENSET, payé, pas trop de travail, comparé aux efforts de l'an dernier pour y réussir. Et même, l'assistant de français qui m'avait pris en sympathie, à qui j'ai téléphoné, et qui m'a introduit auprès de Madame Durry, prof à la Sorbonne, à propos du mémoire que je dois faire sur Gide. Elle m'a [,]d'ailleurs [,] pas trop mal reçu.

Lundi, je vais porter un exemplaire du roman à ce jeune éditeur Pierre Horay, dont il y a deux mois, la secrétaire ne m'avait pas mal reçu. [X] Et dès jeudi (premier jour des cours) je réclame le manuscrit à la Domenach. [X]

Ma mère va mieux : mais ne vient toujours pas voir Marcelle. Évidemment, Marcelle nous veut seulement tous les deux.

(Comme elle pleurait, plus hâte et morne quand je lui ai dit que ma mère ne viendrait plus, pour le moment : elle m'a serré contre elle en criant « c'est fini ! On veut nous séparer ! ») Certes : ma mère était au courant de toutes mes « liaisons »... enfin.

Toutes ces choses pénibles et accumulées. Mais en parler soulage.

[10 décembre, Paris]

10 décembre. Dix-huit heures.

Dépression nerveuse : petite, mais à soigner. Dix jours de repos. Depuis quelque temps, d'étranges impressions se glissaient en moi (ronds, écran lumineux devant les yeux) surtout : horrible impression de rêve. La minute présente se transforme en images que je suis en train de rêver. Et cela est tellement douloureux qu'il faut se retenir pour ne pas crier. De plus : impression que tout le monde m'en veut, que tous ricanent. Hélas ! Leurs refus me montent au cerveau !

Malgré tout, ai été à l'école ce matin pour expliquer cela à Madame Salmon, notre sous-directrice. Très gentille, vers cinquante ans, aux yeux bleus fixes. Une fois assis en face d'elle, dans ce bureau bien chauffé, je sentis que je ne voulais plus m'en aller. Certes, la conversation se déroulait sans mal, mais c'était moi qui étais presque obligé de la mener, tant était forte l'envie que j'avais de ne pas bouger.

Évidemment, nous avons parlé de maintes choses. De philosophie et de sciences. À propos de J. Rostand qu'elle vantait, j'en vins à dire que moi aussi, je le trouvais intéressant, mais pas profond. Et qu'il faudrait peut-être, dissocier ces deux notions. Deux minutes avant, je ne le pensais pas.

À la fin, elle s'est excusée, car elle devait téléphoner. Je suis parti et l'ai remerciée. Elle m'a dit de ne pas me faire de souci.

Puis, ai vu les « copains » : gentils. Puis, N. D. Elle était devant sa voiture. Je lui ai dit qu'elle avait maintenant toutes les armes pour me faire souffrir. Et que c'est en partie à cause de ça, de mon roman que je n'avais que 11/4 de tension. Elle a haussé les épaules :

- Dans votre roman il y a des choses passionnantes. Mais je ne suis pas d'accord avec le fond.

Lundi, nous devons nous voir à la bibliothèque de la Sorbonne. En tout cas, elle ne veut même plus m'emmener en voiture, à cause de l'histoire avec Marcelle, bien que je lui eusse dit que j'avais barré son nom. Mais au fait : quel démon m'a poussé à lui raconter ce que Marcelle avait découvert ?